

SURFACE DE RÉPARATION

Sur l'auteur

Originaire de Namur en Belgique, Olivier El Khoury vit à Bruxelles. Il a complété des études de communication puis de création littéraire au Havre.

Olivier El Khoury

SURFACE
DE RÉPARATION

Roman

NOTAB/LIA

© Les Éditions Noir sur Blanc, 2017
© Visuel : Paprika
ISBN: 9782882504838

*Pour Jean-Paul,
parce que t'as raison,
je sais pas raconter les histoires.*

«Je vous encule !
Je vous encule, tous !
Je vous encule, bande de merdes !»

Michel Preud'homme, 2016

Renverser la vapeur

C'est pas qu'il m'aimait pas mon père, ou qu'il était pas heureux de me voir arriver, non. C'est pas pour ça qu'il a pesté quand il a appris la nouvelle. J'arrivais au mauvais moment, tout simplement. Question de timing. En y repensant, j'aurais sans doute réagi de la même manière. Si mon gamin avait décidé de naître au moment précis où le Club de Bruges était mené au score contre le rival invétéré à deux journées de la fin du championnat, on n'aurait pas pu me décrocher de l'écran pour me cloîtrer dans une chambre d'hôpital à entendre ma femme et mon marmot brailler en chœur.

Quand il regardait les matchs, c'était toujours dans le salon, il voulait avoir la paix. Il coupait son téléphone, même s'il était de garde à la clinique. Injoignable. L'infarctus d'un quelconque fils de pute pouvait attendre, ça ne rivalisait pas avec une victoire, une combinaison efficace ou même

une défaite de ses couleurs. Ces couleurs qui ne tarderaient pas à devenir nos couleurs.

Mon père avait de la classe. Dans le style et dans la parlote. Il était aimé de tous, c'est assez rare. C'était agréable de discuter avec lui, il était fin et sage, toujours très raisonné. Mais quand le coup de sifflet retentissait, il se transformait en une forme d'animal grotesque et ses cris en arabe renvoyaient à l'impétuosité de ses origines. Son beau parler laissait place à des impolitesses gratuites. Son discernement s'évaporait pour faire surgir une mauvaise foi affligeante. Lorsqu'une occasion se profilait, que nos attaquants se rapprochaient du but adverse, il se levait d'un coup sec, pliait les genoux et basculait le bassin vers l'arrière comme un gardien de but maladroit. Puis il se mettait à dégueuler des cris brefs et aigus qui lui venaient du fond de la gorge et qu'il me légueait en même temps que sa folie.

En interrompant un match de cette importance pour la course au titre, je naissais sous les auspices les moins favorables.

C'est Nilis qui avait ouvert la marque et mon père avait tapé du poing sur la table basse du salon, comme pour matérialiser la douleur qu'un tel but lui infligeait. Ou peut-être qu'il pensait que son geste modifierait le cours de l'épisode. C'est un espoir mental inévitable pour un supporter, quand

ça ne va pas comme il veut, de prier pour que le ralenti ne reproduise pas ce qui s'est réellement produit. T'as toujours ce truc où tu te dis que si tu l'espères suffisamment, au bout du troisième ralenti, le tir s'écrasera finalement sur l'extérieur du poteau ou sur le poing ferme du gardien plutôt que dans la lucarne. Comme si tes espoirs pouvaient te balancer dans un vortex spatio-temporel où toutes les frustrations seraient annihilées. Et le réalisateur qui croit qu'il ne fait que proposer l'action sous des angles différents, il a jamais été dans le cœur de celui qui se le fait transpercer avec plus de cruauté à chaque prise de vues alternative. La douleur que produit la table en chêne sur la tranche de la main qui s'y écrase est aussi réelle que la validité du but que la télévision nous impose. Sauf que la douleur, elle s'évapore avec le temps. Pas le but. Le but, il est bien réel, putain.

Mon oncle avait dû se ramener depuis la capitale, choper les clés de secours chez nos voisins et secouer le père en plein match pour le convaincre de filer à l'hôpital et assister à l'accouchement de sa femme. Après un rapide calcul, il a compris qu'elle avait perdu les eaux précisément au moment où Bruges avait encaissé le but d'ouverture. Et je n'ai jamais su si les plaintes qu'il avait proférées dans sa langue à cet instant étaient adressées au bon Dieu, à ma mère ou à moi-même. Mais elles ne sonnaient pas comme des réjouissances.

Ils sont arrivés en salle d'accouchement pendant la mi-temps. Sur la route, ils avaient écouté les commentaires en direct à la radio. La domination d'Anderlecht laissait peu d'espace à un renversement de situation. On était parvenu à faire le gros dos jusqu'à la pause, c'était l'essentiel. Il a déboulé près du lit de ma mère comme une tempête de nerfs. Les infirmières trouvaient ça mignon. Leur bouche en cœur et des mésanges dans la glotte, elles pensaient que c'était moi qui provoquais tout ce foin et qui mettais ce beau monde à fleur de peau. Mon cul ! Mon oncle était resté dans le couloir et s'occupait de ressentir ce que mon père était censé ressentir. J'étais là, sous son nez, sous le ventre de ma mère, mais c'est la tête de Nilis qu'il avait sous ses yeux. Mon père et mon oncle se rongeaient les sangs, chacun de leur côté.

Je suis né sans encombre, sans résistance. Dans un flegme insolent qui me collerait à la peau et me sauverait de l'emprise de ma destinée pathétique. Je n'avais pas conscience de la vie qui m'attendait ni de la crispation de mon père lorsqu'il m'a pris dans ses bras et que mon corps chaud l'a apaisé le temps d'un moment de pure félicité. Pour autant, je sentais déjà le fardeau bleu et noir qui m'accablait. J'étais mené au score et j'avais toute une vie pour renverser la vapeur.

En épousant un homme, ma mère s'était retrouvée avec deux. Comme une promotion ingrate au

supermarché. 1 + 1 gratuit, on achète même si on a pas besoin du second. Le premier, elle le regardait avec respect et admiration, tout semblait facile et heureux. Le second était fou. Elle le méprisait parce qu'un revers sportif insignifiant devenait un drame mortuaire. Elle avait connu et aimé les sourires et les larmes du premier parce qu'ils s'étaient manifestés avec tact ou tendresse. Elle avait découvert ceux du second en se demandant comment des sentiments pouvaient être si stupides et combien de temps elle pourrait les supporter. Elle méritait les joies et les pleurs du cœur, pas ceux de la passion. Ma mère n'était pas dupe, elle savait la différence. Elle a passé sa vie à étouffer sa haine pour le Club de Bruges. Chacun des cris de mon père, qu'ils soient d'exaltation, de râle ou de protestation, ça lui retournait les sens. Elle coupait les champignons dans la pièce d'à côté pour que le repas soit prêt dès la fin du match. L'ambiance du dîner dépendrait du résultat. Si un jour, elle avait espéré une victoire, c'était dans le seul but de redonner le sourire à mon père quand elle avait épuisé tous les recours pour soigner une déprime passagère ou une peine qui lui semblait insurmontable. Le peu de fois qu'elle avait prié pour une défaite, c'est que mon père avait dû merder et qu'elle misait sur Bruges pour le foutre sur les genoux.

Une fois sorti de la chambre, mon père a scruté le couloir, affolé, le corps limite convulsé, ses semelles

crissaient sur le vinyle tant il s'agitait. Mon oncle l'a aperçu en premier et l'a interpellé :

- Alors ?
- Quoi, « alors » ? Tu connais le score ?
- Quoi ?
- Bruges fait quoi ?
- Le bébé va bien ?
- Bien entendu.
- Et ta femme ?
- Oui, oui, bon sang ! Tout le monde va bien.

Alors ?

- Dieu soit loué ! Je peux les voir ?
- Putain, Philippe ! Le score ? !
- Oh ! va te faire foutre, tu veux !

Le visage de mon oncle est passé du soulagement à l'agacement. Il a jeté sa main derrière son crâne dans un accès de violence qui ne lui ressemblait pas et il est entré dans la chambre, laissant mon père seul dans le brouillard de l'issue de la rencontre.

Il a dévalé les escaliers jusqu'au premier, où se situe le service de cardiologie, son service. Il est entré comme une balle dans le bureau des infirmières. Ça les a fait flipper.

- Alors, docteur ?
- La radio !
- Tout s'est bien passé ? Vous n'avez pas l'air...
- La radio, Chantal ! Allumez cette radio !

- Oh mon Dieu, ne me dites pas que...
- L'enfant se porte comme un charme, MAIS ALLUMÉZ-MOI CETTE RADIO OU JE...

L'infirmière s'est exécutée dans l'instant et le speaker a annoncé la victoire du Club de Bruges par deux buts à un.

La bague au doigt

J'ai bu pas mal de vérités échappées de la bouche de mon père, mais celles qui étaient les plus agréables à écouter, c'étaient celles sur les femmes. Il me rappelait qu'il avait eu beaucoup de veine avec ma mère. À l'époque, on se mariait au quart de tour avec celle qui semblait être un investissement acceptable sur le long terme. On faisait peu de cas des histoires de sentiments, c'était pareil pour le boulot d'ailleurs, une fois qu'on refermait le grappin sur ce qui nous mettrait à l'abri, on le lâchait plus. Et si certains chérissaient leur moitié comme une démangeaison entre deux orteils, mon père était tombé sur une perle. Il avait des exemples à la pelle : son ami Nazir dont la jeune épouse était devenue timbrée avec le temps, William et sa femme dont les jours avaient terni la douceur de ses traits, Joseph qui avait mis la main sur la fortune de sa blonde. Il me disait qu'on finit toujours par tomber amoureux, au moins un peu ou en partie. Certains avec plus d'adresse que d'autres. Il me parlait d'adresse, moi

j'y voyais plutôt de la chance. Ils s'étaient tous fait happer par l'amour, d'une certaine manière. Pas de coup de foudre, plutôt un apprentissage par le temps et la patience. Tous finirent épris d'un amour par défaut alors que lui, il avait réussi à faire les choses avec un avant-gardisme admirable. Il était tombé amoureux AVANT même de se marier. Et par-dessus tout, ma mère était un investissement rentable.

Il semblait y croire quand il m'expliquait qu'à un moment précis, on tombe amoureux d'un corps, d'une âme, d'un statut, d'un geste, d'un caractère, d'une famille, d'une voix, d'une situation, que sais-je encore. On tombe sous le charme d'une femme et on est prêt à tout pour elle, on veut passer du temps avec elle, la rendre heureuse, on la suivrait aveuglément dans toutes ses entreprises, on la trouve belle au réveil, puis même sur les chiottes, on l'admire, la désire, on tombe amoureux, quoi. Et on ne se l'explique pas, personne ne l'explique. Moi encore moins, qu'il me disait. Je vous jure qu'il était convaincu par ces conneries, mais il les évoquait comme si elles faisaient partie du passé, avec une mélancolie qui laissait sous-entendre qu'il était révolu, ce temps-là, et qu'il le regrettait. Ça me fichait le blues.

Ça semblait naturel d'aimer les femmes et d'en parler avec tendresse. Universel, même. On va pas te blâmer de t'être amouraché de la petite Sandra

ou de la jolie Anaïs. Quand tu rencontres une fille et que tu commences à flirter avec, personne te demande des comptes. Pourquoi elle? Qu'est-ce qui t'attire chez elle? Est-elle assez intelligente? Compte-t-elle faire carrière? A-t-elle la croupe suffisamment douce? Je suis pas expert en la matière mais je doute qu'on puisse isoler précisément une variable qui domine dans ce genre d'équation. C'est complexe, ça relève presque de la magie. Puis ça regarde franchement pas le premier apôtre que tu croises dans la rue, c'est de l'ordre de l'intime, et quiconque a un peu le sens de la pudeur ne te pose pas de questions à ce sujet. On te demande qui est ta meuf, O.K., limite, mais on te demande pas ce qu'elle est et pourquoi tu l'aimes. Avec un peu de bon sens, on te fout la paix et on te laisse vivre ton idylle, sans te briser la magie du mystère, le miracle de l'émotion. C'est une pure question de feeling. Si je te demande pas pourquoi tu aimes le citron et pas l'orange et si t'es certain de l'aimer encore cinquante ans, c'est parce qu'il y a aucune explication rationnelle.

Ma femme à moi, c'est Bruges. C'est mon premier amour, sans doute le seul. Et je ne me l'explique pas. Personne ne l'explique.

La société moderne a beaucoup de progrès à accomplir dans bon nombre de domaines comme le traitement du sida ou du cancer de la moelle épinière, la réduction du fossé entre les pays du

tiers-monde et l'Occident, la fin de la guerre en Syrie, la baisse du taux de chômage ou encore l'abolition de la peine de mort dans certains États, mais parmi toutes ces belles intentions, je ne vois aucune priorité plus importante que l'anéantissement de cette question : « Pourquoi Bruges, bon Dieu ? »

Où je vis, le foot permet à l'interaction sociale de prendre de l'élan ou de jauger avec plus de soin la personne en face. Mais la putain de question, quand elle survient, n'est jamais ouverte. « Et toi, tu supportes quelle équipe ? » Non, non, surtout pas. « T'as une équipe favorite ? » Encore moins. Rien qu'en première division, y a seize équipes, et pourtant, l'interrogation à laquelle on te soumet est éternellement la même : « Alors ? Anderlecht ou Standard ? » Et ses variantes en fonction du mec qui te la pose : « T'es un sale Rouche ou tu soutiens les Mauves ? » « Ne me dis pas que t'es une salope de Mauve ? » « J'parie qu't'es un baraki de Rouge, hein ouais ? » Le supporter manque cruellement de diversité quand il s'intéresse à ton groupe sanguin. J'y suis confronté depuis des années et aujourd'hui encore, je ne peux empêcher mon corps de s'engourdir, mes tempes de s'affoler et mes aisselles de suinter quand j'entends ce genre de discours. Je perds les pédales à chaque fois, comme si je me faisais racketter par une bande de loubards. Je suis fier de mes couleurs comme le serait un remplaçant qui monterait au jeu et inscrirait le but de la victoire dans un stade en folie. Mais je panique,

car la question m'exclut socialement. Je gagnerais à être une «salope de Mauve» plutôt que de devoir faire un choix qui n'est pas dans les propositions. À force, j'ai fini par croire que je fantasmais mon équipe, qu'elle n'existait pas, que je la composais de toutes pièces à chaque mercato, en inventais les actions et les résultats comme quand, étant petit, je jouais avec mon frère dans le jardin, que je le mettais au goal, me prenais pour Roberto Baggio ou Francesco Totti et dribblais les arbres, taclais les fleurs de ma mère et faisais trembler les filets du but en plastique en commentant chacune de mes actions. «Bruges», que je répondais. Mais ça signifiait que dalle.

L'inintérêt que suscitait mon engouement aux yeux des autres supporters était symbolique de l'indifférence avec laquelle j'allais devoir mener ma vie. Je n'étais personne, j'aurais mieux fait de ne pas répondre, de laisser mon interlocuteur dans l'angoisse de l'ignorance, de mentionner que je méprisais ce sport d'agités ou que j'étais une «salope de Mauve». Parce que, qu'on ne s'y trompe pas, un club vous définit. Ces caractéristiques ne sont pas à prendre à la légère, mais personne n'était là pour me le dire, et de toute façon, j'aurais été incapable de renier mes couleurs, de dire que j'étais Rouche ou Mauve, ou que je supportais Barcelone ou Manchester. Alors que je devais posséder la personnalité la plus inconsistante et malléable du pays.

C'était inscrit en moi comme la taille de mes pieds ou le teint de ma peau. Bleu-noir.

Si tu soutiens le Standard, t'es soit un fanatique invétéré, soit un supporter de la victoire, soit un baraki. Si c'est Anderlecht qui te fait vibrer, t'es un bourgeois, un supporter tiède ou un ignare du domaine. Si tu encourages Charleroi, c'est que t'es natif de Charleroi (et que l'équipe est momentanément en première division). Moi, je supportais Bruges et je n'étais personne.

Le dictionnaire

Mon père nous emmenait à la messe le dimanche matin. Il nous affirmait que c'était par pure foi, mais avec un peu de recul, je me demande s'il ne faisait pas ça pour montrer que malgré la pilosité de ses sourcils et de ceux de ses fistons, on était bien des petits blancs-becs nous aussi. Qu'on avait beau avoir des airs de marloufs, on était des bons chrétiens, tout comme il faut. Il valait mieux que la plupart de ces enfoirés, mais il devait en donner trois fois plus pour les satisfaire. L'intégration, c'était son créneau, il en connaissait un rayon. Ça m'allait bien, moi. Sauf pour la messe. J'ai eu droit aux deux communions, puis à la confirmation avec ça. J'y comprenais pas grand-chose. J'ai appris mon Notre Père, pris les cadeaux et j'ai disparu. Amen !

C'est dans mon groupe de catéchisme que j'ai rencontré Pierre. À défaut d'avoir des potes en masse, j'en avais un bon. Le meilleur, même si d'autres viendraient se greffer à la bande qu'on formait à

deux. Mais c'est pas si important de savoir qui vaut mieux que qui en amitié. En rien. C'était une fripouille, Pierre. À tout âge, il avait deux têtes en plus que les autres et le corps qui allait avec. Il se marrait tout le temps. Il avait choisi le chemin du Bien, c'est ce qu'il disait à notre prof de catéchisme et j'étais assez d'accord avec ça. Bon, un coup il avait volé toutes les hosties dans le tabernacle et il les échangeait avec les filles du groupe derrière l'église contre des galoches. Moi je faisais les comptes. Il voulait partager, mais je préférais regarder, ça me suffisait que je disais. En vrai, j'avais pas les couilles.

Le jour de notre première communion, on était tous assis aux premiers rangs de l'église, avec une longue toge beige clair et un cierge blanc dans la main. C'était bondé. Les familles de tous les gosses s'étaient ramenées. On avait un petit mot dans la poche qu'on allait devoir lire, ça me stressait pas mal. J'étais un peu dyslexique, j'aimais pas trop tenir le crachoir, surtout devant tant de monde. Pierre m'avait dit que c'était important de pouvoir raconter des histoires, pour les filles. Il était fort pour ça, mais je crois que les filles en avaient plus après son sourire et ses biceps que pour sa capacité à raconter des cracks. Je me trompais peut-être.

Le prêtre s'est tourné vers nous et il a fait tout un speech en nous regardant. Moi, j'avais l'impression qu'il me fixait précisément. Ça me fait toujours ça, quand un orateur ouvre la bouche et qu'il dévisage

le public, c'est toujours pour ma poire. Le syndrome du coupable. À un moment, il a posé une question purement rhétorique, il attendait pas vraiment de réponse mais son regard m'a oppressé, alors je me suis senti obligé de répondre. Puis à cause de Pierre, surtout. Le prêtre nous avait demandé dans quel livre sacré résidait la parole du Seigneur, un truc du genre. Tout ça en brandissant la Bible sous notre nez comme un couteau sous la gorge. Pierre m'a soufflé quelque chose à l'oreille et j'ai répété. Tout haut. Devant la communauté hilare. Devant mes parents rouges de honte. Devant le Seigneur Lui-même. J'ai répété: «Le dictionnaire.»

Sur le chemin du retour, mon père m'a pas adressé la parole. Je lui avais foutu la honte devant toutes ces personnes qu'il considérait avec tant de complexes, j'avais pas vraiment arrangé ses bidons. Il devait m'offrir une console de jeux, je l'attendais depuis des mois. Au lieu de ça, il s'est arrêté dans la librairie un peu plus loin et en est ressorti avec un gros dictionnaire illustré. Il l'a lâché sur mes genoux imberbes et m'a concédé un «félicitations» qui a failli rester coincé dans sa trachée.

J'avais désormais un second bouquin à poser sur l'étagère de ma chambre. À côté de ma Bible, mon putain de dictionnaire. Et comme je n'avais pas de temps à foutre en l'air devant la console, je me plongeais dans ce puits de mots et de définitions. Je ne trouvais pas ça fascinant, mais j'avais rien d'autre

à glander. Le petit Jésus faisait pas le poids face à la possibilité de me rapprocher du sexe comme je pouvais. Comme tous les gosses de mon âge, je faisais mine d'aller chercher un mot très proche d'une insanité ou l'autre et, dans un élan de mauvaise conscience, je me délectais de la signification des mots «branler», «sein» ou «pute». C'étaient que des lettres, des mots, mais qu'est-ce que ça pouvait m'exciter. Après, je m'en lassais assez vite et j'ouvrais mes horizons. Mais j'y revenais quand même de temps à autre, comme une piqûre de rappel, pour m'assurer que j'allais pas finir pédé ou puceau à condition que ça m'émoustille toujours un peu.

Et puis je me suis mis à écrire des poèmes à mes idoles : Khalilou Fadiga, Gert Verheyen, Mario Stanic, Dany Verlinden. J'ai continué jusqu'à Bosko Balaban, Nastja Ceh, Joe Blondel. Alin Stoica aussi, même s'il avait joué pour nos ennemis jurés, à croire que j'avais déjà pas le sens de la loyauté. J'ai jamais reçu la moindre réponse. J'aimerais croire que mon père ne postait pas les lettres que je lui confiais avec méticulosité, mais, en vrai, ils étaient tout bonnement incapables d'écrire leur propre nom. Ça venait de la bouche de mon père, ça pouvait être que la vérité. Ça me décevait de réaliser que des gars que je respectais valaient pas un clou en termes de poésie. Les mots étaient pourtant là, à portée de main. Sans doute qu'ils avaient hérité d'une console pour leur communion. Puis ils marquaient un but,

lâchaient une passe décisive ou faisaient un arrêt de grande classe et ils étaient pardonnés. Chacun son truc, non ?

Pierre, il s'était concentré sur la Bible. Il savait comment trouver le Bien et le faire autour de lui. La seule fois où il avait essayé de me porter préjudice, ce jour-là à la messe, il avait fait ça pour rire, puis il m'avait trouvé une gentille occupation sans le faire exprès. Parce que j'ai continué les poèmes ! Je les envoyais à Stéphanie, la petite gymnaste de ma classe, mais ça marchait pas des masses. Il a demandé à les voir et il m'a dit que ça voulait rien dire mes bricoles, qu'il fallait que je raconte des histoires, pas des phrases en vrac. J'ai essayé un coup, mais là aussi je me suis cassé les dents. «Tu sais vraiment pas raconter les histoires», qu'il me disait. Il m'a martelé ça pendant toute ma jeunesse, jusqu'au soir où on a vu la petite Stéphanie dans un bar en train de rouler des patins à une blonde aux larges épaules. À partir de là, il a dit qu'il avait peut-être pas le nez fin en matière de discernement et il m'a laissé écrire mes poèmes en paix.

Un jour, mon père m'a tendu une enveloppe avec mon nom dessus. Il avait été écrit en minuscules, au stylo. J'ai ouvert sans poser trop de questions, j'avais jamais reçu de lettre auparavant. À l'intérieur, un feuillet sur lequel on avait rédigé un court poème. Je le sais encore de mémoire.

*j'ai glissé à gauche
car l'ailier droit est une brêle
une-deux puis poteau
c'est passé à ça près*

C'était signé Bosko Balaban.

J'ai trimbalé la lettre partout avec moi pendant des semaines. Je me sentais heureux, supérieur et invincible. Je l'avais fait lire à personne, pas même à Pierre, mais je la sortais de ma poche et la relisais avec admiration chaque fois que l'occasion se présentait. C'étaient les jours les plus délicieux de ma vie. Ils auraient même pu ne jamais s'arrêter.

Quelques semaines plus tard, je tombais sur une interview de Balaban qui demandait au journaliste de formuler sa question dans sa langue, car il ne comprenait pas la nôtre. J'étais pas le plus malin de la bande, mais j'avais compris que ça ne pouvait pas être lui. Merde.

L'été, quand Pierre était parti en vacances et qu'il m'avait envoyé une carte du bled où il séjournait, j'ai reconnu l'écriture aux caractères minuscules.

Des hommes

Je suis issu d'une famille d'hommes. Ma mère n'avait que deux frères. Mon grand-père paternel, quant à lui, était l'aîné d'une fratrie de trois garçons dont il fut le seul à prolonger le patronyme. Son épouse, à son tour, a engendré quatre fils dont les femmes n'ont mis au monde que des hommes, à l'exception de ma tante Ada qui a rendu une copie imparfaite. Parmi les triplés qu'elle avait vaillamment pondus, elle eut le malheur d'y glisser une fillette.

J'avais rencontré cette petite à plusieurs reprises. Elle était ma cousine au fond, mais à chaque fois, le malaise de nos courtes interactions m'avait fait m'éloigner d'elle au plus vite. Alors que j'embrassais chaleureusement de plusieurs bises mes frères, oncles et cousins, j'échangeais avec elle une poignée de main inconsistante. C'était pas un hasard si on fonctionnait par un procédé aussi étrange. On avait comme un accord tacite. Le truc, c'est

qu'une infâme tension sexuelle semblait s'être installée naturellement entre nous et ça provoquait un malaise plutôt dérangeant. Et ce putain de malaise se dessinait juste là, dans la moiteur de nos paumes respectives.

Ma mémoire m'a souvent joué des tours et pour le coup, j'étais incapable de me souvenir de la nature de nos interactions avant qu'on soit devenus adolescents. Est-ce que nos entrailles s'agitaient déjà aussi sauvagement quand on se côtoyait ou est-ce que notre rapprochement était purement platonique? J'essaye de plaider la seconde option, mais ça m'étonnerait pas qu'à cet âge-là je fusse déjà un pervers en puissance.

Adolescent, je n'avais que mes yeux et ma docilité à faire valoir en termes de beauté. J'avais aussi la chance d'avoir une mère assez autoritaire pour ne pas céder à mes lubies vestimentaires. Elle m'a permis de me faire exclure des groupes branchés de l'école. Et d'un autre côté, de réaliser qu'un jeune pubère n'a pas encore développé le gène du goût. Les vieilles photos sont là pour nous le rappeler. Tout adolescent est moche et je pense que je ne l'étais pas plus qu'un autre, au contraire, je n'étais juste pas dans le coup, pas à la mode.

À quinze ans, Pierre, mon meilleur ami, avait couché avec les deux filles les plus convoitées de la cour de récréation. Elles n'étaient pas spécialement

belles. Elles l'étaient en partie, mais leur attrait tenait au fait qu'elles avaient trois piges de plus que nous, ce qui était en soi un aphrodisiaque mental assez puissant. Toute notre jeunesse, on rêve de tirer des vieilles, par pur principe. Aussi, faut dire qu'à cet âge, elles avaient des formes auxquelles nos collègues de classe ne nous habitudeaient pas, ainsi qu'une expérience présumée en matière d'ébats. Ça les rendait pulpeuses et désirables par tous. On imaginait qu'ça cultivait du gras sous la bretelle puis qu'ça savait y faire sous la ceinture, qu'elles oublieraient pas les valseuses et qu'elles éviteraient de nous rayer le casque. Enfin, ça, c'est Pierre qui me l'expliquait.

De mon côté, on peut pas dire que je jouissais d'une telle précocité en la matière, au contraire. J'admirais l'assurance et la fougue avec lesquelles mon pote était parvenu à caresser le Graal à deux reprises, alors que les émois que je me découvrais pour la chair ne me renvoyaient qu'à la lâcheté d'une ou l'autre branlette par jour, à ces premières valse mal rythmées entre mon chibre et ma pogne, cette même pogne que je glissais, à l'occasion, dans celle de ma pauvre cousine en guise de salutations. Alors que mon ami envisageait la question du sexe à bras-le-corps, moi je me contentais de l'inventer en me masturbant sur les filles qu'il soulevait. Je laissais aller mes divagations en reformulant les scènes qu'il nous racontait dans des récits épiques où nos réactions enjouées le rendaient héroïque.

Ce qui me fascinait par-dessus tout, c'étaient les seins. Au-delà des jeux de doigts, des pubis, des fellations, de la pénétration elle-même, ou de la diversité des positions, je vouais une adoration sans limites à ces bulbes doux et mystérieux qui se planquaient allégrement sous les gorges féminines. Et si aucun contact ne s'était jamais matérialisé (pas même celui d'une langue ! Ma timidité avait dû se contenter pendant quelques semaines des lèvres d'une Florence qui s'en lassa vite), j'avais la certitude que je deviendrais un homme de seins plus que de chattes. Dans tous les cas, je savais que je deviendrais un homme assoiffé de sexe.

Mes questions portaient toujours sur les seins, je voulais que Pierre nous les décrive dans les moindres détails, leur rondeur, leur douceur, leur forme, leur fermeté, les creux de leur chair, la manière avec laquelle il les avait abordés aussi, la sensibilité des tétons, leur manière de se dresser. Aujourd'hui, avec le recul, je pense qu'il ne prêtait pas réellement attention à tous ces éléments, mais qu'il s'efforçait pour mon plaisir de me les raconter avec une précision qui n'était pas celle de la passion. Il me les décrivait de la même manière que m'aurait renseigné un article scientifique ou une encyclopédie. Je pense qu'il était davantage un homme de chattes. Rien qu'à l'entendre en parler, on pouvait se faire une idée très exacte du goût de leur antre et de la grâce avec laquelle elles épousaient ou non sa langue et ses lapements. Alors que